

LES MAILLONS DE LA CHAÎNE 1939-1945

Témoignage d'un prisonnier de guerre

Florianne Truninger, auteur de la recension qui suit, nous a quittés, emportée par la maladie. Chargée de recherches au département de la doctrine, du droit et des relations avec le Mouvement, elle était une collaboratrice compétente, motivée et dévouée à la cause de la Croix-Rouge. Le CICR gardera d'elle un souvenir ému.

Les Maillons de la chaîne est le récit «des vacances forcées aux frais du III^e Reich» d'Henry Goldstein, prisonnier de guerre belge, capturé en mai 1940 par les Allemands lors de l'invasion de la Belgique.*

D'emblée, l'auteur précise: «Je fus par la force des choses, à cause des Allemands, un prisonnier différent des autres, mais cela ne concernait que moi». En effet, il avait réalisé qu'il portait un nom germanique d'origine juive et que les Allemands n'auraient aucune difficulté à le classer parmi les ennemis du III^e Reich. «Cette différence était de taille et me suivait partout comme mon ombre par un jour de soleil».

Henry Goldstein eut en effet la chance d'avoir le statut de prisonnier de guerre en Allemagne et de bénéficier de la protection de la Convention de Genève de 1929 sur le traitement des prisonniers de guerre, laquelle n'est censée connaître d'autres différences de traitement entre prisonniers que celles relatives au grade, à l'état de santé ou aux aptitudes professionnelles. Son statut de prisonnier de guerre allait ainsi permettre à Henry Goldstein d'échapper à la plus sinistre entreprise d'extermination des Juifs de tous les temps.

Dès son arrivée dans les camps allemands, Henry Goldstein est étiqueté: il constate que sa fiche de prisonnier est jaune, alors que celles des autres prisonniers belges sont bleues. Sa qualité de Juif, portée sur sa fiche, le poursuit épisodiquement, tout au long de sa captivité. Elle lui vaut un séjour au

* Henry Goldstein, *Les Maillons de la chaîne*, 1939-1945, Editions Dricot, Liège-Bressoux, 1992, Tome I, *Récit vécu*, 495 pages; Tome II, *La descente en enfer*, 431 pages; préface du professeur Yves Durand de l'Université d'Orléans – La Source, France.

camp disciplinaire de Colditz, d'abord, où il passe huit terribles longs mois, confiné dans un cachot, séparé de ses camarades belges. Placé sous l'autorité exclusive des Allemands, il est contraint de se défaire de son uniforme militaire pour une tenue de travail tout à fait anonyme, ce qui est contraire à la Convention de Genève.

Transféré à Eichstätt en Bavière, il sert d'homme de peine dans un cantonnement allemand en dépit de l'intervention de l'officier belge le plus haut dans le grade. Décision contraire à la Convention de Genève décidée par de simples soldats.

Ballotté de stalags en oflags, Goldstein raconte non sans humour la vie de camp où la vermine et l'ennui sont le lot quotidien, mais aussi les moments de répit à l'infirmerie, les témoignages de solidarité des compagnons autour des colis de la Croix-Rouge.

Puis, dans le nord de l'Allemagne, il se retrouve dans un kommando du Stalag XB logé au centre du port franc de Hambourg et affecté à la manutention des denrées destinées au ravitaillement de la ville. C'est peut-être là le meilleur du livre qui rend compte de ce que put avoir de «pittoresque» la captivité de Goldstein et de ses camarades. L'auteur évoque notamment l'ingéniosité des prisonniers pour faire de leur local un véritable foyer, se procurer du charbon, piller le port franc, gagner la confiance de leurs gardiens qui fermeront les yeux sur les divers chapardages opérés au port! Nous sommes loin évidemment de l'image classique du prisonnier oisif entre les barbelés ou coulant des jours tranquilles dans une ferme.

Mais en même temps il nous fait partager la vie des habitants de Hambourg pilonnée par les bombes des avions alliés. C'est dans ces moments cruciaux que se nouent des contacts, voire des amitiés, avec des civils allemands. De belles figures de femmes et d'hommes allemands — employeurs, gardiens, partenaires sexuelles — émergent aux côtés de personnages ignobles.

Et il est vrai qu'au fur et à mesure que la guerre se prolonge, que la liste des morts et blessés augmente, que la mobilisation des jeunes, et plus tard des moins jeunes, les soustrait de la masse des travailleurs, les prisonniers «représentaient une nécessité économique vitale sans laquelle beaucoup d'activités n'auraient plus été possibles». De sorte que les relations avec les employeurs s'humanisèrent en même temps que les forces armées du Reich subissaient des revers militaires et que le pays souffrait de bombardements intenses, la situation des prisonniers s'améliora.

La vie de Goldstein est en dents de scie. Son cauchemar sera sa rencontre avec des déportés du camp de concentration de Neuengamme, à 25 km de Hambourg, absolument sous-alimentés, astreints à un travail surhumain, tenant à peine debout dans leur costume rayé, le regard hagard. L'auteur en reste horrifié, en pensant au sort qui aurait pu être le sien.

Vers la fin de la guerre, le sort s'acharne à nouveau sur lui. L'Etat-Major, redoutant sans doute que les ennemis du Reich ne fassent du sabotage, le transfère au kommando de représailles 1446 pour prisonniers de guerre français de Himmelstorr, près de Quickborn où il doit travailler dans les tour-

bières dans des conditions effroyables. C'est là que finalement il sera libéré par l'armée britannique du maréchal Montgomery.

L'ouvrage d'Henry Goldstein se lit avec passion, il fourmille d'innombrables et précieux renseignements sur la vie et le quotidien dans les camps. C'est un témoignage vivant, instructif, foisonnant de détails cocasses et dramatiques, plein d'humour, écrit avec naturel et simplicité. «Ce que je raconte de mon existence», précise Henry Goldstein, «durant ces années dramatiques, n'eut jamais le moindre arrêt. Ma vie continue comme une chaîne sans fin dont chaque maillon entraîne irrésistiblement le suivant».

Les Maillons de la chaîne restituent bien, dans leur vérité, leur réalisme, leur pathétique et leur pittoresque, cinq ans de vie captive sur le territoire de l'ennemi.

Florianne Truninger†

CONFORMITÉ DU COMPORTEMENT DES ÉTATS AUX RÈGLES DU DROIT HUMANITAIRE

C'est en 1985 que l'Institut britannique de droit international et comparé créa un groupe de discussion en lui proposant pour thème le droit des conflits armés. Après une première publication consacrée aux Protocoles de Genève de 1977 et à la Convention sur les armes classiques de 1980, les réflexions du groupe aboutissent aujourd'hui à un second recueil, étudiant, sous divers aspects, le problème de la conformité du comportement des États aux règles du droit humanitaire.¹

Le choix de ce sujet vise à répondre aux besoins les plus immédiats de la réglementation des conflits armés, puisque, comme le souligne l'un des auteurs, l'enjeu dans ce domaine n'est pas tant d'adopter de nouvelles normes que de chercher à améliorer l'efficacité de celles qui existent déjà. Cette question, selon les éditeurs de l'ouvrage, nécessite une approche globale. Cela oblige d'une part à examiner non seulement le rôle que doivent tenir les États en tant que destinataires des règles humanitaires, mais aussi celui qui incombe à d'autres acteurs de la scène internationale. Cela implique d'autre part la nécessité de sortir du cadre des relations interétatiques pour se pencher sur les mesures qui doivent être adoptées à un niveau national.

¹ *Effecting Compliance, Armed Conflict and the New Law*, Vol. II, Hazel Fox and Michael A. Meyer (ed.), The British Institute of International and Comparative Law, Londres, 1993, 251 p.